

## SAINT PAUL DEVANT AGRIPPA

(1860)

Alors Agrippa dit à Paul : Il t'est permis de parler pour toi-même. Paul ayant étendu la main, parla ainsi pour sa défense. Roi Agrippa, je m'estime heureux de ce que je dois me défendre aujourd'hui devant toi de toutes les choses dont les Juifs m'accusent; et surtout, parce que je sais que tu as une pleine connaissance de toutes les coutumes des Juifs et de toutes les questions qu'ils ont entre eux; c'est pourquoi je te supplie de m'écouter avec patience. Pour ce qui est de la vie que j'ai menée dès le commencement de ma jeunesse, parmi ceux de ma nation, dans Jérusalem, elle est connue de tous les Juifs. Car ils savent, il y a longtemps, s'ils veulent en rendre témoignage, que j'ai vécu pharisien, selon cette secte, qui est la plus exacte de notre religion. Et maintenant, je parais en jugement à cause de l'espérance que j'ai en la promesse que Dieu a faite à nos pères, à l'accomplissement de laquelle nos douze tribus, qui servent Dieu continuellement nuit et jour, espèrent de parvenir. C'est à cause de cette espérance, ô roi Agrippa, que je suis accusé par les Juifs. Quoi, jugez-vous incroyable que Dieu ressuscite les morts? Il est vrai que, pour moi, j'avais cru qu'il n'y avait rien que je ne dusse faire contre le nom de Jésus de Nazareth; c'est aussi ce que j'ai fait dans Jérusalem; car j'ai mis en prison plusieurs des saints, en ayant reçu le pouvoir des principaux sacrificateurs; et lorsqu'on les faisait mourir, j'y donnais mon suffrage. Souvent même, dans toutes les synagogues, je les contraignais de blasphémer en les punissant; et, étant transporté d'une extrême rage contre eux, je les persécutais jusque dans les villes étrangères. Et comme j'allais aussi à Damas dans ce dessein, avec un pouvoir et une commission des principaux sacrificateurs, je vis, ô roi, étant en chemin en plein midi, une lumière qui venait du ciel, plus éclatante que celle du soleil, et qui resplendit autour de moi et de ceux qui m'accompagnaient. Et étant tous tombés par terre, j'entendis une voix qui me parla et qui me dit en langue hébraïque : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? Il te serait dur de regimber contre les aiguillons. » Alors je dis : Qui

es-tu Seigneur ? Et il répondit : « Je suis Jésus que tu persécutes. Mais lève-toi et te tiens sur tes pieds, car je t'ai apparu pour t'établir ministre et témoin, tant des choses que tu as vues, que de celles pour lesquelles je t'apparaîtrai encore, en te délivrant de ce peuple et des Gentils, vers lesquels je t'envoie maintenant, pour ouvrir leurs yeux, et les faire passer des ténèbres à la lumière, et de la puissance de Satan à Dieu, afin que, par la foi qu'ils auront en moi, ils reçoivent la rémission de leurs péchés, et qu'ils aient part à l'héritage des Saints. » Ainsi, ô roi Agrippa, je ne résistai point à la vision céleste ; mais je prêchai d'abord à ceux de Damas, et ensuite à Jérusalem, et par toute la Judée, et aux Gentils, qu'ils se repentissent, et qu'ils se convertissent à Dieu, en faisant des œuvres convenables à la repentance. C'est là le sujet pour lequel les Juifs, m'ayant pris dans le temple, ont tâché de me tuer. Mais, ayant été secouru par l'aide de Dieu, j'ai subsisté jusqu'à aujourd'hui, rendant témoignage de Jésus aux petits et aux grands, et ne disant autre chose que ce que les prophètes ont prédit devoir arriver, savoir, que le Christ devait souffrir, et qu'étant ressuscité le premier d'entre les morts, il devait annoncer la lumière à ce peuple et aux Gentils. Comme il parlait ainsi pour sa défense, Festus dit à haute voix : Tu as perdu le sens, Paul, ton grand savoir te met hors de sens. Et Paul dit : Je n'ai point perdu le sens, très-excellent Festus, mais ce que je dis est vrai et de bon sens. Car le roi est bien informé de ces choses ; c'est pourquoi je lui parle avec hardiesse, parce que je suis persuadé qu'il n'ignore rien de ce que je dis, car ces choses ne se sont pas passées en cachette. Roi Agrippa, ne crois-tu pas aux prophètes ? Je sais que tu y crois. Et Agrippa répondit à Paul : Il s'en faut peu que tu ne me persuades d'être chrétien. Paul lui dit : Plût à Dieu qu'il s'en fallût peu, et même qu'il ne s'en fallût rien du tout, que non-seulement toi, mais aussi tous ceux qui m'écoutent aujourd'hui, ne devinssiez tels que je suis aujourd'hui, à la réserve de ces liens ? Paul ayant dit cela, le roi se leva et le gouverneur et Bérénice, et ceux qui étaient assis avec eux. Et s'étant retirés à part, ils dirent entre eux : Cet homme n'a rien fait qui soit digne de la mort, ni même de la prison. Et Agrippa dit à Festus : Cet homme pouvait être renvoyé absous s'il n'eût point appelé à César.

(ACTES XXVI.)

Ne vous semble-t-il pas qu'il suffit d'une page comme celle que nous venons de lire pour mettre en lumière tout l'Évangile ? on sent que ce n'est pas une parole humaine qui l'a dictée, mais bien la Parole de Celui qui sait de quoi

nous sommes faits, et qui juge le monde? on sent que ce n'est pas une simple histoire du passé, mais un tableau vivant de tous les temps, et une leçon adressée à tous les hommes. Ce Paul, naguère orgueilleux pharisien et maintenant humble disciple, naguère blasphémateur, et maintenant apôtre; ce Paul, si grand dans son humiliation et si humble dans sa grandeur, si heureux de ses douleurs et si plein d'amour pour ses plus cruels ennemis, quel témoin glorieux de la vérité qu'il annonce, quel témoin de cette Église de Christ qui, comme Christ lui-même, marche à la victoire par la croix! Et ce Festus, indifférent, frivole, dédaigneux, cruel, qui prétend répondre à tout par une moquerie, quel type universel des mondains! Et Agrippa, enfin, qui se croit si près d'être chrétien et qui est si près d'être païen; qui n'a le courage ni de rejeter la vérité, ni de la saisir et de l'embrasser, qui ne sait ni vivre ni mourir, quelle lamentable image des cœurs partagés!

Ainsi, dans ces trois figures : Paul, Festus, Agrippa, nous avons tous les hommes, tous, nous pouvons nous reconnaître en eux; tous, en les écoutant, nous pouvons écouter une leçon de Dieu. Écoutons-la, écoutons le message de salut que nous adresse la voix de Paul. Heureux si nous savons le recevoir, et si, dans cette heure

que le Seigneur a mise à part pour nous bénir, nous savons être bénis ! O Seigneur, ô toi qui es le Dieu de toute grâce, agis sur nos cœurs par ton Saint-Esprit et accomplis ton œuvre en nous. Amen !

Notre texte s'ouvre par une scène, où se déploient, dans un contraste frappant, toute la majesté du monde et toute la misère de l'Évangile. Nous sommes à Césarée, dans cette ville magnifique qu'Hérode le Grand s'était plu à orner pour flatter les Romains, et dont ceux-ci avaient fait le centre de leur puissance en Judée. Dans le palais du gouvernement, dans la grande salle des audiences, des trônes sont dressés ; une foule superbe, tribuns, seigneurs, est assemblée. A leur tête paraît Festus, un esclave dont Néron a fait un personnage, une sorte de Pilate, mais plus lâche. Pilate savait compatir, lui ne sait que meurtrir. Au-dessus de lui, entouré de tout le faste de la royauté, siège Hérode Agrippa avec sa sœur, la brillante, la trop célèbre Bérénice. Hélas, il devrait rougir de paraître en public à côté de cette femme ; il devrait frémir en pensant que, dans ces mêmes lieux, son père, l'orgueilleux bourreau de l'apôtre Jacques, est mort rongé des vers ! Mais on pense si peu quand on a tant à paraître ! Et puis il a de quoi se rassurer : tout coupable qu'il est, il est bienveillant, aimable ; il est re-

ligieux, croyant, dévot peut-être... Comment concilier de tels principes avec une telle vie, une telle vie avec de tels principes? Voilà bien le cœur de l'homme!

Mais un bruit de chaînes s'est fait entendre; pâli par une longue captivité, le front haut et serein, le regard ferme et doux, un homme apparaît : c'est saint Paul. Agrippa l'invite à parler.

## I

Alors Paul prononce une défense où éclatent à la fois la puissance de la vérité et la sainteté de sa vie. Ce n'est pas lui qu'il défend; c'est l'Évangile. Il ne s'occupe pas de sa cause; il ne voit que celle de Christ. Il ne se plaint ni de son cachot, ni de la fureur des Juifs, ni de l'iniquité des Romains; il sait qu'il faut souffrir et que, s'il souffre avec Christ, il régnera aussi avec lui. Il ne songe pas à lui, il ne pense qu'à eux, à leur salut, à leur Sauveur; et s'il parle de lui-même, c'est uniquement pour rendre gloire à ce Sauveur adorable et pour montrer, par son propre exemple, comment le plus indigne, le plus coupable, le plus perdu des hommes peut être relevé, justifié, glorifié.

Il commence par établir le caractère de l'É-

vangile : Ce n'est pas un système fait à plaisir, une de ces religions que l'imposture et la raison humaine inventent et renversent tour à tour; c'est la vérité même de Dieu. Ce n'est pas une religion, c'est la religion, la seule qui puisse répondre aux besoins du cœur de l'homme; ce n'est pas une nouveauté, c'est la religion éternelle, c'est la religion d'Israël, de cet Israël insensé qui le persécute; c'est la religion de ces âmes cachées parmi les douze tribus et dans le monde entier, qui servent Dieu, crient à lui... et espèrent. Oui, quelque déchue, quelque avilie qu'elle soit, l'humanité soupire encore; il est des cœurs qui ne peuvent trouver de repos dans le péché, qui ne peuvent se résigner au désespoir de la mort; qui ont besoin d'un Sauveur. Eh bien! ce Sauveur est venu, et, en se montrant à nous, il nous a montré la vérité; en vivant, il nous a révélé la sainteté; en souffrant il a expié nos péchés, il a effacé avec son sang le titre de notre dette, il a écrasé sous sa croix la tête du serpent; en mourant, il a aboli la mort; en ressuscitant, il nous a ressuscités avec lui; et, de sa tombe ouverte, il a fait jaillir un fleuve de vie, où quiconque a soif peut se désaltérer. Oui, quiconque croit en lui, Juif ou Gentil, quiconque prononce avec foi le nom le Jésus-Christ, reçoit la rémission de ses péchés, reçoit la grâce, la paix, la joie;

il reçoit une vie nouvelle, il « a part à l'héritage des saints dans la lumière. »

Ce qu'il affirme, l'apôtre le démontre, non par des raisonnements qui ne prouvent jamais rien qu'aux esprits déjà persuadés, mais par un fait, un fait éclatant comme la lumière : sa conversion. Personne ne peut nier que sa vie n'ait été irréprochable selon la loi, que son zèle n'ait été celui d'un vrai pharisien, que ce zèle ne l'ait poussé jusqu'à persécuter l'Église, jusqu'à se faire l'ennemi le plus acharné, le plus furieux des chrétiens. Et maintenant il est chrétien lui-même, maintenant il prêche cet Évangile qu'il abhorrait, maintenant sa vie, son tout, c'est Jésus-Christ.

Ah ! s'il eût pensé à se glorifier, il eût dit davantage ; il eût dit le changement merveilleux qui s'était opéré en lui ; il eût laissé voir cette intelligence des mystères de Dieu, ce mélange étonnant de bon sens et de génie, de prudence consommée et de foi enfantine qui devaient faire de lui le docteur des nations ; il eût dit cette charité ardente, invincible, tendre comme celle d'une mère, intrépide comme celle d'un martyr, qui l'entraînait à l'apostolat ; il eût raconté cet apostolat prodigieux qui allait changer la face du monde ; il eût dit son dévouement, ses sacrifices, ses douleurs, ses larmes... Mais pourquoi dire toutes ces choses ? Une suf-

fit : il est converti. Expliquez cette conversion : Par l'intérêt? Singulier intérêt qui le mène à la mort! Par l'ambition? Étrange ambition qui ne vit que d'opprobre et n'aspire qu'à la croix! Par l'exaltation, la folie? Bienheureuse folie qui fait de lui le plus sage des hommes! Par un motif humain quelconque? Je vous défie de le lui faire croire, à lui qui sent le miracle de Dieu dans sa vie, je vous défie de le croire vous-même. Non, non, il n'y a pas d'homme, il n'y a que le Créateur des mondes, Jésus-Christ, qui puisse faire d'un Saul un saint Paul, qui puisse faire d'un pécheur un enfant de Dieu.

Ce qui confirme pour Paul le témoignage de Dieu dans sa conscience et dans sa vie, c'est celui de la Parole inspirée. La Parole de Dieu lui a été révélée en même temps que son propre cœur. Dès qu'il a compris sa misère, il a compris Jésus-Christ; et dès qu'il a compris Jésus-Christ il a compris toutes les Écritures; il en a vu la divinité; elles sont devenues pour lui le roc immuable sur lequel l'Église est fondée, sur lequel sa foi est assise pour l'éternité. Moïse, les prophètes, sont comme autant de voix qui célèbrent le Rédempteur et comme autant de pages divines sur lesquelles il appose le sceau ineffaçable de sa croix. Aussi, quand il voit Israël selon la chair tomber en ruines, il contemple avec d'autant plus de joie l'Israël

en esprit qui, sortant de ces mêmes ruines, doit couvrir un jour la terre entière. Qu'importe que les Juifs et leurs prêtres, les Gentils et leurs gouverneurs se liguent contre le Seigneur et contre son Oint! L'Éternel a parlé et l'Éternel règne. « Le ciel et la terre passeront, mais « ses paroles ne passeront point » (Luc XXI, 33); et malgré les ennemis acharnés et les obstacles renaissants, il faudra « que tout ce qui est dans « les cieux et sur la terre et sous la terre flé- « chisse le genou, et que toute langue confesse « que Jésus-Christ est le Seigneur à la gloire « de Dieu le Père. » (Phil. II, 10, 11.)

## II

« Tu as perdu le sens, Paul, s'écrie Festus, « ton grand savoir te met hors de sens. » Évidemment ce pauvre Festus n'a rien compris; son esprit est ailleurs. La société qui l'entoure, la figure imposante qu'il y fait, les visages gracieux ou ridicules qu'il y aperçoit, les parures, les bruits du jour, et les affaires et le plaisir, c'est là ce qui l'occupe et l'absorbe tout entier. A travers ces pensées qui flottent devant lui, il a bien saisi quelques traits : Moïse, les prophètes, l'espérance d'Israël, la résurrection des morts; mais il ne sait pas le premier mot de

tout cela. Un peu d'esprit et beaucoup de vanité, un peu de lecture et beaucoup d'ignorance, voilà tout son savoir. En eût-il cent fois davantage, il n'y entendrait rien encore; un docteur est bien ignorant là où le cœur seul peut comprendre; un homme de génie n'en est pas moins « un homme animal » tant que son génie n'est pas illuminé par le Saint-Esprit. « L'homme animal, » dit saint Paul, c'est-à-dire l'homme naturel, « ne comprend pas les choses « qui sont de l'Esprit de Dieu, car elles lui paraissent une folie; et il ne peut les entendre, parce que c'est spirituellement qu'on « en juge » (1 Cor, II, 14).

Festus ne comprend qu'une chose, c'est que Paul en veut à la conscience. Or, il ne peut souffrir qu'on prenne sa conscience à partie; il est comme Félix, il n'aime pas qu'on traite avec lui de la justice et du jugement; il a ses raisons pour cela. D'ailleurs sa religion est toute faite. Quelle est-elle? Eh! cela va de soi: c'est la religion de César, la religion de son temps, de son pays. — Pourquoi? Parce que c'est la plus commode. Mais si elle n'est pas bonne? — Toutes les religions sont bonnes, pourvu qu'on soit honnête homme, et on est toujours honnête quand on a fait sa fortune. La fortune, voilà le solide, le réel; tout le reste est chimère. — Mais la vérité! — Qu'est-ce que la vérité? —

C'est le mot de Pilate, c'est le mot du monde. Et si quelque apôtre importun prétend le relever, on le livrera aux prêtres, qui le livreront aux juges, et ceux-ci aux soldats; et, pour l'achever, on se moquera de lui, on lui dira : « Paul, ton grand savoir te met hors de « sens ! »

Ainsi le rire de Voltaire est bien vieux, les Festus sont de tous les temps, et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a cherché à avoir raison de la conscience par un bon mot. Mais tout l'esprit, toutes les moqueries, toute la science et toutes les violences du monde n'effacent pas un trait de la vérité, et n'empêchent pas un Paul de se sentir inébranlable en son Dieu. « Je ne suis « pas hors de sens, très-excellent Festus, mais « ce que je dis est vrai. » Ce simple mot me rappelle ceux qui furent les derniers de Næff mourant : « L'Évangile est vrai, vrai, vrai ! » — « Ce que je dis est vrai et de bon sens ; » cette réponse suffit à la dignité humble et ferme de l'apôtre. Combien il eût pu la rendre accablante et faire aisément retomber la moquerie sur le moqueur ! Qui est-ce qui est hors de sens, sinon celui qui insulte un homme sans défense et qui le laisse en prison tout en le déclarant innocent ? Qui est-ce qui est hors de sens, sinon celui qui se traite soi-même aussi follement qu'il fait des autres, et qui tourne

en plaisanterie ses intérêts les plus impérieux? La résurrection des morts dont parle saint Paul, l'avenir éternel de notre âme est une chose si grave, si pleine de terreur et de consolation tout ensemble, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour se refuser à y penser. Je ne sais ce que c'est que Dieu, ni ce que c'est que le monde, ni ce que c'est que moi-même. Je ne sais d'où je viens ni où je vais; je ne sais si l'avenir qui m'attend, c'est le néant ou l'éternité, et si cette éternité, c'est la félicité ou la damnation. Je ne sais qu'une chose, c'est que ma vie est misérable, que mes plaisirs sont vanité, que mes maux sont infinis, et qu'enfin la mort, une mort infaillible m'attend, qu'entre elle et moi il n'y a qu'un pas, un pas qui peut me porter au ciel ou me précipiter dans la perdition. Voilà mon état avec son alternative effroyable ou sublime. J'en conclus que mon devoir, c'est de n'y pas songer, de me livrer à mes inclinations sans frein et sans inquiétude et de tout faire pour que, s'il y a une éternité, j'y sois perdu sans retour. Peut-être que je pourrais échapper au doute et trouver la vérité, peut-être que je pourrais être sauvé, peut-être que je n'aurais qu'à le vouloir, à le demander; mais je ne veux pas. — Pourquoi, grand Dieu? — Qu'importe! qu'il vous suffise de savoir que si quelqu'un prétend s'en inquiéter

pour moi, je saurai l'éconduire avec politesse, ou me moquer de lui, ou le poursuivre de ma haine, étant bien résolu de tenter l'événement.

En vérité, une telle légèreté dans les choses les plus effrayantes, un tel mépris pour les choses les plus glorieuses, une telle indifférence pour soi et pour son salut est une preuve bien frappante de l'état lamentable où le péché nous a réduits ; c'est un égarement monstrueux, c'est un enchantement incompréhensible. Ah ! que l'on peut bien dire à Festus, non pas : ton grand savoir, mais, ton péché te met hors de sens ! Oui, ton incrédulité, c'est ton péché. Quel péché que de mépriser ce qu'il y a de plus saint et de plus doux, de railler sa propre misère et son salut ! Quelle folie de préférer le néant aux biens éternels, de repousser les appels les plus touchants de l'amour divin, et de faire le brave contre Dieu ! Et quel malheur de se condamner soi-même à vivre, à mourir sans Dieu et sans espérance ! Ah ! qu'ils sont plus sages ceux qui comprennent que la vie n'a de sens que par l'éternité, et de valeur qu'étant employée à chercher Dieu s'il nous est inconnu, à le servir si nous l'avons trouvé ! et qu'ils sont heureux ceux qui possèdent en lui le repos et la vie !

## III

Agrippa l'a compris. La vérité a un accent inimitable, invincible. Ce mot de Paul : « Ce que je dis est vrai, » lui est allé au cœur ; et quand l'apôtre le prend lui-même à témoin de l'autorité des prophètes, Agrippa ému, entraîné, oublie le monde qui l'entoure et qui l'observe, oublie la majesté officielle et s'écrie : « Il s'en faut peu que tu ne me persuades d'être chrétien ! » Que ce mot est touchant et que l'on sent bien qu'il part du cœur ! mais qu'il est triste aussi, et que l'on comprend aisément que ce qu'il donne, il le reprend du même coup, et qu'après s'être un moment tourné vers Paul, Agrippa va se jeter vers Festus et retomber comme un pauvre mourant qui ouvre les yeux, pousse un cri et s'endort du sommeil de la mort ! « Il s'en faut peu : » c'est le mot des cœurs partagés, de ceux que l'Évangile a touchés mais non pas brisés, de ceux qu'il a convaincus mais non pas vaincus, de tous ceux qui *voudront*, mais qui ne *veulent* pas. Il s'en faut peu que je ne croie la Parole de Dieu : écartons les mystères que repousse la science, gardons ce qui plaît à ma raison, à ma conscience chrétienne, et je suis à vous. Il s'en faut peu que je n'admette le péché

tel que le proclame l'Évangile : certainement tous les hommes sont pécheurs, mais ils ont tant de bon aussi ! Rendons la gloire à Dieu, mais gardons-en un peu pour nous-mêmes. Il s'en faut peu que je n'accepte l'idée d'un Dieu Sauveur : Jésus est si grand, si divin, si adorable ! mais laissons ces idées vieillies, judaïques, d'un salut par l'expiation, par le sang de la croix, et prenons de Jésus-Christ ce qui concorde avec nos mérites et ce qui complète nos vertus. Enfin il s'en faut peu que je ne me convertisse : je vous comprends, j'aime l'Évangile, et moi aussi je voudrais être comme Paul, comme les chrétiens véritables. Croyez-vous que je ne souffre pas de la vie que je mène, d'être enchaîné à mes travaux comme un serf à la glèbe, de traîner mon ennui comme un boulet et mes remords comme un vautour qui me ronge le cœur ! Croyez-vous que, quand j'ai vu pâlir ce que j'avais de plus cher au monde, quand je l'ai vu tomber, puis s'engloutir dans un sépulcre ; quand j'ai pleuré des larmes plus amères que la mort, croyez-vous que je n'aie pas regardé en haut ? Mais que vous dirai-je ? les affaires, le monde, tout m'absorbe et m'entraîne ; et puis l'on ne peut pas forcer son cœur, on ne peut pas hâter les temps. Plus tard. — Soyez-en sûr, il s'en faut peu. — Plus tard je me convertirai.

« Plût à Dieu qu'il s'en fallût peu et même

qu'il ne s'en fallût rien du tout ! » Mais savez-vous ce qu'il s'en faut pour Agrippa ? Il s'en faut qu'il prenne au sérieux la loi de Dieu et qu'il cesse de faire étalage de religion, tandis qu'il vit dans le crime. Il faut qu'il quitte cette femme, cette malheureuse drapée de pourpre ; il faut qu'il pose sa couronne d'or et qu'il prenne la couronne d'épines ; il faut qu'il descende de son trône pour aller à côté de Paul s'asseoir sur le banc de l'ignominie. Il ne le fera pas. Et savez-vous ce qu'il s'en faut pour vous ? Il s'en faut d'un abîme au fond duquel est votre péché. Il ne s'agit pas ici de science, mais de conscience. Il faut que vous souleviez l'indifférence qui pèse comme une tombe sur votre âme et, qu'ouvrant les yeux, vous viviez. Il faut qu'au lieu de ne voir dans votre existence qu'une affaire de commerce ou de plaisir, vous y voyiez la grande affaire du salut. Il faut que vous aussi, quittant votre trône et votre couronne....., qui n'a la sienne ? qui ne s'est tressé une couronne de beauté ou de vertu ? quel est l'être difforme qui ne se croie des charmes, l'homme tombé si bas qui ne se dresse un piédestal dans la fange et n'y monte, et, de là-haut regardant son frère, ne dise : Je ne suis pas comme cet homme-là?... il faut que, descendant de votre orgueil et détestant votre vie détestable, vous disiez comme Paul : « Que veux-

tu que je fasse ? » Il faut... eh ! que sais-je si, comme Agrippa, vous n'avez pas votre passion secrète ? Secrète ? Peut-être ! Il est écrit qu'il n'y a rien de caché qui ne doive être manifesté, et ce que vous dites dans les ténèbres, une lente clameur le redit en public, en attendant que le tonnerre du jugement le fasse retentir. Il faut... ah ! mettez la main sur votre cœur, donnez-vous à vous-même un moment d'audience, et vous saurez bientôt ce qu'il faut que vous fassiez pour être chrétien.

Plût à Dieu qu'il s'en fallût peu ! mais que dis-je ? il s'en faut peu en effet : un peu de foi en Dieu, un peu de cœur pour vous-même, la résolution d'être sauvé, et vous êtes sauvé. Certes, si nous vous propositions une loi austère, implacable, si nous vous prêchions un Dieu qui ne sût qu'ordonner et non pardonner, un Dieu qui ne récompensât que les justes et qui punit tous les transgresseurs, vous pourriez, comme Pierre, vous écrier : « Retire-toi de moi, car je « suis un homme pécheur » (Luc v, 8) ; mais nous vous prêchons l'Évangile, nous vous prêchons un Dieu qui les reçoit, les pécheurs ; un Dieu qui « a tant aimé le monde, qu'il a donné « son Fils unique, afin que quiconque croit en « lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean III, 16) ; un Dieu qui se compare lui-même au berger courant après la bre-

bis perdue jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée; à ce père qui, quand l'enfant prodigue revient à lui, n'attend pas qu'il arrive, mais va lui-même à sa rencontre, le serre sur son cœur, tout souillé, tout infâme qu'il est, et le conduit au festin de la miséricorde; un Dieu qui a sauvé Pierre l'orgueilleux et le renégat, Magdeleine possédée de tous les démons du péché, le brigand sur la croix; un Dieu qui a dit : « Je suis vivant que  
« je ne prends pas plaisir à la mort du méchant,  
« mais plutôt à ce qu'il se repente et qu'il vive » (Ézéch. xxxiii, 11); qui a dit : « Venez à moi,  
« vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je  
« vous soulagerai » (Matth. xi, 28); un Dieu qui, en ce moment même, vous ouvre ses bras et vous attend. Que faut-il, si ce n'est que vous vous y jetiez; et que, faisant aujourd'hui alliance avec lui, il soit à vous, à vous avec toutes ses grâces, toute sa puissance, toutes ses bénédictions, lui à vous et vous à lui pour toujours?

« Plût à Dieu qu'ainsi il ne s'en fallût rien  
« du tout, que non-seulement toi, mais aussi  
« tous ceux qui m'écoutent aujourd'hui, vous ne  
« devinssiez tels que je suis, à la réserve de ces  
« liens! » Sentez-vous ce que cette réponse a d'attendrissant, de sublime? — Oh! que ce serait beau, si vous, à qui Dieu a dispensé de si précieux dons, vous vous laissiez gagner au Seigneur Jésus, vous vous consacriez de bon

cœur à son service ! Que ce serait beau si, vous sentant en exil sur cette terre, vous soupiriez après le ciel et accueilliez toutes vos épreuves avec ce sourire d'une âme qui « sait qu'il n'y a « pas de proportion entre les souffrances du « temps présent et la gloire à venir ! » (Rom. VIII, 18). Que ce serait beau, fussiez-vous pauvre, misérable, obligé de supporter la haine de ce qui vous est le plus cher ; fussiez-vous condamné à la vie la plus douloureuse, et vous fallût-il charger la plus lourde des croix pour suivre Jésus, que ce serait beau si vous le sentiez, Lui, dans votre âme, en sorte que vous puissiez dire avec ce même Paul : « Je suis crucifié avec Christ, et je vis, non plus moi-même, « mais Christ vit en moi, et si je vis encore « dans ce corps mortel, je vis dans la foi au « Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est donné « soi-même pour moi. » (Gal. II, 20.)

Mais au moment où Paul a dit cette parole, Agrippa et Festus se lèvent. Où vont-ils ? A quelque fête sans doute, à quelque distraction qui leur fasse oublier l'appel solennel que Dieu vient de leur adresser. Où vont-ils ? Ce Festus, si fier aujourd'hui, dans un an ne sera plus qu'un cadavre ; juge aujourd'hui, dans un an il sera jugé à son tour ; ce qu'il a mis tant de peines, une si longue vie à atteindre, un instant le lui enlèvera, et il ne sera monté au faite

des grandeurs que pour voir de plus haut l'abîme qui va l'engloutir ; dans un an, cette même salle si pompeuse, où tout un peuple s'incline devant lui, verra ses tristes funérailles. — Il s'en va, et, après lui, Agrippa, Bérénice, et les autres... Et vous, voulez-vous aussi vous en aller ? A quelle douleur irez-vous ? dites-moi ! à quel châtement ? à quelle tristesse ? — Oh ! non ! nous voulons rester près de toi, Seigneur. « Toi seul as les paroles de la vie éternelle. » Je me mettrai à crier à toi, mon Dieu ; je ne m'en irai pas que tu ne m'aies béni, sauvé ! De retour dans ma demeure, je me jetterai à genoux et je te dirai : « Me voici, Seigneur, convertis-moi et je serai converti ! » Toi qui, dans un moment, renfermes l'éternité ; toi qui ne mets dehors aucun de ceux qui viennent à Toi, appose sur moi misérable le sceau de ta grâce ! Prends-moi sur ton cœur ! environne-moi de ton amour ! couvre-moi de ta miséricorde ! sauve-moi pour l'amour de ton nom !

Que Dieu fasse descendre sur cette assemblée son esprit de lumière et de vérité ; et que le vœu de saint Paul, repoussé il y a dix-huit siècles à Césarée, s'accomplisse ici aujourd'hui même, pour la gloire du Seigneur et pour le salut éternel de nos âmes ! Amen.